



Première
ANNÉE



VOLUME
premier.



NUMÉRO

21



14
Juillet
1898

LA FAMILLE CHRETIENNE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DE LECTURES CHRETIENNES,
PUBLIEE
avec l'autorisation
de Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa,

PAR L'IMPRIMERIE
JEANNE d'ARC à Masson,
Comté Labelle, Qué.

PRIX: \$1.00 par année.



En vente à l'imprimerie JEANNE d'ARC,
MASSON, COMTÉ LABELLE, P. Q.

Compositions musicales de Mr l'abbé
Auguste Thibault.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

Musique religieuse.

MONTRÉAL 2 OCTOBRE 1897.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je suis heureux de vous dire combien les cantiques de l'abbé Aug. Thibault sont beaux et empreints du cachet d'une grande piété. La mélodie en est harmonieuse et chantante, et l'accompagnement, sans être difficile, ne manque pas de richesse et de goût. C'est donc faire une œuvre excellente que de répandre ces cantiques, et c'est aider singulièrement la piété dans les âmes que de les faire chanter dans nos paroisses et nos pensionnats.

Votre respectueux serviteur en N.-S.,

H. L., Prêtre.

T'AIMER, C'EST LE CIEL! Duo à l'Eucharistie,40
DIVINE HOSTIE! Duo concertant à l'Eucharistie,40
JÉSUS EST PLUS DOUX ENCOR! Duo à l'Eucharistie,50
L'HOSTIE DE PAQUES! Solo et chœur à 3 voix,50
ACCLAMATIONS À MARIE, à 3 voix égales,40
GLOIRE À JOSEPH! à 3 voix égales,40
LE LIS DE St JOSEPH, Duetto,40

3 de ces morceaux, au choix, \$ 1.00

Les 7 morceaux ensemble, \$ 2.00

Musique récréative.

Pour Jeunes Gens

LE FLAGEOLET MAGIQUE, Folichonnerie enfantine,65
LE PETIT POUCKET, Opérette en 2 actes,75



PLACE A DIEU!

La Famille Chretienne.

VOL. I. No. 21. — 14 JUILLET, 1898.

SOMMAIRE :

Evangile du septième Dimanche après la Pentecote. — Calendrier. — La Providence. —
Le don de Piété. — L'Affectation. — Le S. Suaire. — Les victimes réparatrices. —
Le médecin de Cucuguan — Vie de sainte Marguerite de Cortone

Evangile du VII^e Dimanche après la Pentecote.

✠ *Suite du saint Evangile selon saint Matthieu. — Ch. 7.*

EN ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, mais qui, au dedans, sont des loups ravisseurs ; vous les reconnaitrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur les épines, ou des figes sur les ronces ? Tout bon arbre porte de bons fruits. Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, ni un mauvais arbre porter de bons fruits. Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu ; c'est donc à leurs fruits que vous les reconnaitrez. Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'ent'eront pas dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel, voilà celui qui entrera dans le royaume des cieux.



CALENDRIER

Juillet.

17 DIM.	VII ap. Pent. Octave de la dédicace.
18 Lun.	ST CAMILLE DE LELLIS, conf.
18 Mar.	ST VINCENT DE PAUL, conf.
20 Mer.	ST JÉROME ÉMILIEN, conf.
21 Jeu.	STE PRAXÈDE, vierge.
22 Ven.	STE MARIE MAGDELEINE, pénitente.
23 Sam.	ST APOLLINAIRE, évêque et mart.
24 DIM.	VIII ap. Pent.



LA PROVIDENCE.

PAR LE R. P. ALEXIS, CAPUCIN:



UN curé rencontre sur son chemin un de ses paroissiens.

LE PRÊTRE — Bonjour, mon Thomas. Qu'avez-vous? Vous paraissez triste et soucieux.

THOMAS — J'ai bien sujet d'être triste, je viens d'assister à la mort de ce pauvre homme que vous avez administré hier.

Quel spectacle navrant qu'une telle mort! Quelles souffrances imméritées! Dans quelle misère cet infortuné laisse sa femme et ses petits enfants qui méritaient un meilleur sort! Tenez, mon Père, en face de pareilles catastrophes on se prend à douter de la Providence. Où voit-on la sagesse et la bonté de Dieu dans le gouvernement du monde? Où découvre-t-on la récompense des bons et le châtiment des méchants? je n'aperçois, de toutes parts, que désordre et qu'anarchie: les événements se succèdent au hasard, et Dieu, là-haut, semble se jouer de nos misères.

LE PRÊTRE — Ostulte et tarde corde ad credendum! O homme sans intelligence et lent à croire! Comment, après tant de siècles de christianisme, après tant d'années de vie pieuse et de pratique des sacrements, vos yeux sont encore bandés et vous ne comprenez pas l'intervention de la Providence dans l'histoire du passé et dans le spectacle des choses présentes? Quelle aberration dans un esprit si clairvoyant que le vôtre! Le juste, dites-vous, souffre sur la terre, le méchant y prospère souvent. Eh, quoi! Cela vous étonne? Mais où voulez-vous que le juste souffre et que le méchant prospère, sinon sur la terre? N'ont-ils pas une âme immortelle, et cette vie

est-elle le dernier mot de leur destin? Sursum corda, en haut les cœurs! Regardez au delà de cette misérable existence.

Si vous le voulez bien, nous allons nous asseoir à l'ombre de ce pin; je vous expliquerai le plan de la Providence.

THOMAS — Parlez, mon Père, je vous écouterai volontiers.

LE PRÊTRE — Je n'ai pas besoin, en commençant, de vous rappeler ce qu'est Dieu; vous le savez. Dieu c'est la plénitude, l'infini des perfections. Dans la question qui nous occupe, deux de ses perfections sont seules à considérer: sa bonté et sa justice. Parlons d'abord de la première.

!

DIEU ÉTANT BON VEUT NOTRE BONHEUR.

LE PRÊTRE — La bonté de Dieu exigeait qu'il aimât l'homme. S'il ne l'eût point aimé, Dieu n'eût pas même pensé à le créer; car créer quelqu'un pour le faire souffrir serait mal. Le Créateur est un père; et la créature a tous les droits de l'enfant, droits qu'elle ne perd que par sa faute. Dieu nous aime donc, et en nous créant il a voulu nous rendre heureux.

THOMAS — Sans doute. Le bon Dieu doit aimer sa créature, tant qu'elle ne l'a pas offensé.

LE PRÊTRE — Quelle est la mesure de bonheur qu'il nous destine? Cette mesure n'est autre que la propre mesure de nos désirs; elle est immense.

Regardez au dedans de votre âme: sondez l'océan de votre cœur, vous verrez comme il est vaste et profond. Créés à l'image de Dieu, nous participons de sa grandeur. Il est éternel, nous sommes immortels: il est infini, quoique finis, les bornes de nos désirs nous sont inconnus, et quelque effort que fasse notre imagination pour les atteindre, elle reste toujours en deçà,

Eh bien! cette immortalité, cette immensité sont la mesure du bonheur que Dieu nous destine. Nous serons heureux *parfaitement et toujours*. Rien de moins ne saurait nous satisfaire.

C'est assez dire que Dieu seul peut nous suffire, comme il l'a proclamé lui-même: *Ego ero menes tua magna nimis*. C'est moi qui serai ta récompense. Lui seul est assez grand pour nous. Nous le verrons face-à-face, tel qu'il est. O félicité suprême! Voir Dieu, l'aimer, s'unir à lui pendant l'éternité!

Telle est, mon ami, la destinée à laquelle, par un don gratuit de Dieu, l'homme a droit de prétendre tant qu'il ne s'en rend pas indigne.

THOMAS — Hélas! mon Père, quel beau rêve faites-vous passer sous mes yeux! Ce bonheur que vous me promettez et auquel j'aspire, où le trouverai-je? Je ne le vois nulle part. Sur la terre, où que je regarde, je ne découvre que misère, mensonge, déception.

LE PRÊTRE — Développez votre pensée.

THOMAS — Je distingue trois espèces de bonheur : le bonheur matériel dont l'objet est la satisfaction des sens, et le principal moyen est la fortune ; le bonheur intellectuel qui satisfait aux passions de l'esprit par les honneurs et la gloire. enfin le bonheur intime du cœur, le plus vrai et le plus profond, que l'on trouve dans les joies de l'amitié et de l'amour.

Or, je soutiens que, chez la plupart des hommes, la recherche de ces diverses espèces de bonheur procure infiniment plus de déceptions que de jouissances.

Si nous commençons, tout d'abord, par la fortune, combien trouvons-nous de personnes qui en soient favorisées ? Pas une sur cent. La masse des hommes, le peuple est nécessairement pauvre, toujours inquiet du lendemain, tremblant à la pensée qu'une maladie, une grève, un chômage n'introduisent sous son toit la misère avec son hideux cortège de faim, de froid et de nudité. Est-il plus affreuse pensée pour un homme de cœur ? Peut-il vivre en paix, quand il craint de voir sa femme et ses enfants pâtir ?

Ce qui aggrave encore sa souffrance c'est le spectacle quotidien du luxe et du bonheur d'autrui. Que de plaisirs qu'il convoite, parce qu'ils s'étalent devant lui ! Dans les grandes villes, la tentation toujours présente surexcite ses appétits jusqu'au délire et décuple le sentiment de ses maux.

De là, naissent une foie de passions homicides, l'orgueil, l'envie, la haine, la fourberie, qui font à l'âme au moins autant de mal que la misère n'en cause au corps.

Vous le voyez, mon Père, pour quelques heureux que fait la fortune, il est une légion de déshérités-

LE PRÊTRE — Vous vous trompez sur un point : les riches ne sont pas plus heureux que les pauvres. Ils ne souffrent pas sans doute, autant dans leur corps, mais leur âme souffre d'une faim insatiable. Comme le liège, dans l'eau, surnage sans enfoncer jamais, ainsi l'âme humaine flotte au dessus des biens terrestres. Le succès, la fortune ne font qu'exalter ses désirs ; ils finissent par lui enlever tout repos.

Que j'en connais de ces malheureux rois de l'or ! Dans leur jeunesse, ils rêvaient des joies d'une modeste aisance. Puis le feu de l'ambition s'est allumé dans leur cœur. Ils ont construit des moulins, acheté du gouvernement des *limites*. Chaque hiver, des centaines de bûcherons, s'en vont abattre pour eux le pin dans la montagne ; chaque été, des milliers d'ouvriers empilent, autour de nos Chaudières, le bois scié, et en font comme une ceinture à notre ville, leurs coffres-forts regorgent d'argent ; des navires portent leurs marchandises jusqu'aux marchés de la vieille Europe et de la République Argentine. Sont-ils heureux ? Nullement. Quoique leurs cheveux aient

blanchi sous le poids de l'âge et des fatigues, ils n'en sont qu'au commencement de leurs projets. Ils tournent leurs regards vers le Nord-Ouest dont les prairies jaunissent sous les ondulations des blés mûrs, ils veulent racourcir les distances, unir les mers d'eau douce à l'Océan. Aussitôt, ils donnent des ordres. Voilà les montagnes éventrées, les vallées franchies, les forêts abattues; déjà, la locomotive lance, dans la solitude des bois, le bleu panache de sa fumée et fait retentir le désert de son sifflet strident, déjà, la foule émerveillée bat des mains; il ne reste plus que quelques cent milles à franchir pour que le rêve gigantesque devienne une réalité. Tout-à-coup, la mort vient interrompre cette carrière et arrêter tous ces projets; et, de tant de millions, il ne reste à ces hommes d'affaires qu'une fosse de six pieds.

(à suivre.)



Le don de Piété.



PENDANT le feu n'amollit pas seulement la cire, il la liquéfie et la fait couler: même action de l'esprit de piété sur les âmes. L'amour filial qu'il nous inspire pour Dieu se répand d'abord sur ce qui appartient de plus près à Dieu: les anges, les saints, les prêtres. Pour ne parler que des ministres du Seigneur, le don de piété donne le sens pratique de cette parole: "Celui qui vous écoute m'écoute: et celui qui vous méprise me méprise." Et de cette autre: "Que celui qui est catéchisé, fasse part de tous ses biens à celui qui le catéchise."

Pour celui qui en est éclairé, le prêtre n'est plus, ce qu'il est malheureusement pour le monde actuel, ni un homme comme un autre, ni un étranger, ni un ennemi des lumières et de la liberté; c'est l'ambassadeur de Dieu, le bienfaiteur de l'humanité, le docteur le plus sûr, le meilleur des amis. De là, dans le cœur des vrais catholiques, une tendresse filiale pour les pères de leurs âmes; la docilité à leurs conseils, la sollicitude de leurs besoins, le bonheur de recevoir leur visite, de leur offrir l'hospitalité, de leur faire partager les joies de la famille, comme ils en partagent toutes les douleurs; les prières pour leur conservation; le zèle à prendre leur défense ou l'empressement à étendre sur leurs fautes le manteau de la charité. Embrassant toute la hiérarchie sacrée, depuis le souverain pontife jusqu'au plus humble clerc, l'esprit de piété filiale assure le bonheur de la société, car il sauvegarde la loi

Certes, l'étendue des connaissances, la finesse de l'esprit et la délicatesse du cœur ne seront jamais blâmées.

Ce qui est blâmable, c'est l'étalage déplacé de ces qualités.

Nous aimons à voir ce qui est beau et bon, nous aimons peu qu'on nous le montre.

Affectation de science.

L'affectation de science n'est pas peut-être très-commune maintenant ; aussi nous contenterons-nous de citer ces vers de Molière, qui renferment la leçon la plus piquante :

. C'est à vous que je parle, ma sœur.
 Le moindre solécisme en parlant vous irrite,
 Et vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
 Vos grands livres là-haut ne me contentent pas...
 Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
 Et laisser la science aux docteurs de la ville ;...
 Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
 Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
 Où nous voyons aller tout *sens dessus dessous*...
 ... Il n'est pas bon et pour beaucoup de causes,
 Qu'une femme étudie et sache tant de choses...
 Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
 Puis régler sa dépense avec économie,
 Doit être son étude et sa philosophie.
 Nos pères, sur ce point, étaient bien plus sensés,
 Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
 Quand la capacité de son esprit se hausse
 A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
 Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien ;
 Leurs ménages étaient tout leur docte entretien,
 Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles
 Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
 Les femmes d'à présent veulent tout concevoir,
 Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir...
 On y sait comme vont lune, étoile polaire,
 Vénus, Saturne, Mars, dont je n'ai rien à faire ;
 Et pour ce vain savoir qu'on va chercher au loin,
 On laisse au coin du feu le pot dont j'ai besoin.

Dans ces vers, comme dans toute satire, il y a de l'exagération.

Il y en avait aussi dans cette réponse d'un académicien à une jeune fille romanesque qui rêvait la célébrité et était venue lui demander par quel moyen elle pourrait se rendre illustre. *En filant votre quenouille*, lui répondit-il. C'était un peu grossier, mais n'était-ce pas mérité ?

La science dans une femme ne devient pédanterie qu'autant qu'elle fait négliger les soins matériels de la famille, pour lesquels Dieu l'a créée.

La science, qui est un besoin pour l'homme, n'est qu'un ornement pour

elle ; or, un ornement est toujours ridicule sur une toilette négligée.

Une femme, a-t-on dit, doit être comme une montre à répétition, ne donner les heures que quand on les lui demande.

Mieux vaudrait la comparer à un arbuste qui ne laisse pas tomber ses fleurs, mais les offre toujours fraîches à la main qui veut les cueillir.

Affectation d'esprit.

L'affectation d'esprit ou la prétention à l'esprit est plus commune, parce qu'elle est d'abord plus facile, et puis parce qu'elle suppose une pénétration plus rapide et cette *fine pointe* du regard de l'esprit, aiguisée sans cesse par un peu de malignité, qui montre le moindre ridicule.

L'affectation de science n'est inspirée que par l'orgueil ; celle-ci joint toujours la malignité à l'amour-propre.

Une personne prétentieuse cherche toutes les occasions qui peuvent la faire briller. Dans un salon, c'est elle seule qu'on entend ; sa voix couvre celle des autres.

Satirique et mordante, elle déchire tout en riant ; hardie et peu à peu devenue même effrontée, rien ne l'intimide, et pour un applaudissement elle vendrait sa réputation.

Elle fait taire les gens timides, impose aux plus hardis, et c'est d'elle qu'on a dit avec vérité : " La première phrase qu'elle prononce est consacrée à la vanité, la seconde à la malice. "

Affectation dans le caractère et les habitudes.

L'affectation dans les habitudes et le caractère a quelque chose de moins coupable : elle n'est habituellement que ridicule.

1^o Vous connaissez Fanny : ses membres sont lourds, sa démarche est lente, et malgré cela, elle s'est imaginé qu'il fallait, pour être aimable, avoir un air gracieux et léger.

Aussi voyez-la marcher en se balançant ; elle essaye de se grandir en se portant sur la pointe du pied, et elle sautille.

Si elle passe devant un miroir, elle va lentement pour admirer sa souplesse et se faire à elle-même le plus gracieux de ses saluts. Hélas ! elle ne fait que des contorsions.

Elle respire à peine sous le corset inhumain qui l'opprime ; que lui importe, pourvu que sa taille soit plus mince ?

Regardez : elle va sourire, elle essaye, elle recommence. Pauvre Fanny, comme tu grimaces !

2^o Elodie a vu le portrait de quelques jeunes filles frêles, délicates et maladives qu'on a admirées et sottement comparées aux pâles fleurs de

l'automne, comme si de telles comparaisons ne devaient pas être flétries depuis qu'on les fait ; et, sans songer que Dieu a donné à chacun un agrément spécial, Elodie s'est imaginé qu'elle ne serait aimable qu'en paraissant rêveuse.

Elle a pourtant le caractère gai, mais elle saura bien maîtriser la nature ; elle mange peu pour être pâle, soupire à tout propos, parle à voix basse, cherche la solitude, et se croit heureuse quand une larme vient se promener sur son œil languissant.

Voulez-vous lui plaire ? dites-lui qu'elle est malade.

Elle produit l'effet d'une statue de marbre ennuyée d'être sur une tombe et venant jeter sa pâle figure au milieu de la vie.

Remèdes à l'affectation.

Une galerie des travers dans lesquels jette l'affectation ne manquerait point de cet intérêt malin que fait naître tout ce qui prête à la moquerie ; peut-être ne serait-elle pas d'une utilité assez pratique.

Résumons les enseignements qui résultent de ces lignes :

1^o *Pour la science.* N'oubliez pas que la première de toutes est celle qui vous enseigne à aimer Dieu et à bien remplir vos devoirs d'état.

2^o *Pour l'esprit.* Ne lui sacrifiez jamais le cœur ; vous en aurez toujours assez si vous avez bon cœur.

Voulez-vous plaire ? commencez par être bon. La grâce naît de la bonté, comme la lumière naît du soleil.

3^o *Pour l'extérieur.* Soyez ce que vous êtes :

Chacun pris dans son air est agréable en soi ;

Ce n'est que *l'air d'autrui* qui peut déplaire en moi,

Seulement, comme il y a en chacun de nous une manière de se tenir ou de se vêtir plus agréable qu'une autre, cherchons-la ; mais si l'art vient nous aider, cachons-le avec soin. Rendons belle la nature, ne l'effaçons pas.

C'est le *bon goût*, jamais la *vanité* qui doit présider à la toilette.

CHAN. AUBANEL.

LE SAINT-SUAIRE.

(*La croix*)

 N est vivement impressionné à Turin d'un fait dont nous recevons hier avis télégraphique, trop tard pour l'insérer.

On sait que la famille royale de Savoie possède à Turin la relique insigne du Saint-Suaire dont la sixième ostention en ce siècle vient d'être faite.

Ce Suaire, dont on voit souvent des *fac-simile*, est une longue pièce d'étoffe qui recouvrit le corps de Notre-Seigneur au Saint-Sépulcre, le Chef était au centre de l'étoffe, et celle-ci descendant le long du corps sacré par devant et derrière jusqu'aux pieds.

Le Saint-Suaire garde un contour faible du Corps divin, de moins en moins visible ; on ne pouvait y prendre bien exactement que la grande taille du Sauveur.

Or, à l'occasion de l'ostention récente, on avait demandé au roi Humbert, gardien héréditaire, la permission de photographier, et le prince hésitait, craignant qu'on en fit un but de spéculation.

A la fin, le roi autorisa l'avocat Secondo Pia, membre du Comité de l'*Art sacré*, qui s'était offert d'exécuter la photographie à ses propres frais, uniquement pour servir la piété et l'histoire.

" M. Pia prépara le négatif selon un système spécial le rendant sensible à la teinte jaunâtre du Saint-Suaire, au moyen de puissants réflecteurs électriques. L'aspect du Saint-Suaire donnait précédemment l'idée de contours, plutôt que des linéaments de la figure et du corps du Christ. Au contraire, la photographie Pia, au fur et à mesure qu'elle se développait dans le bain, montrait un dessin parfait et complet de la Sainte Face, des mains et des membres, comme si au lieu de reproduire le Saint-Suaire, on avait reproduit directement le corps du Christ.

" En somme, le Saint-Suaire formait une épreuve négative exacte, quoi que apparemment indéchiffrable, du sanglant cadavre qui y fut déposé. "

Nous avons donné, au *Pèlerin* de cette semaine, une gravure très exacte du **Saint-Suaire** et du reliquaire.

Nous espérons que la nouvelle photographie, qui révèle ce que l'œil ne peut pas découvrir sur l'étoffe, sera peinte et publiée ; nous aurons par elle un document précieux sur le Corps sacré du Sauveur.

La nouvelle s'est répandue aussitôt. Et alors a commencé un nouveau pèlerinage à la maison du très habile et fortuné artiste. La plaque photographique exposée à la lumière dans sa transparence fait une impression indicible. Elle offre une nouvelle et plus admirable ostension.

Nous avons vu distinctement quelle était l'empreinte du corps du Rédempteur, et nous avons été les premiers à la revoir depuis dix-neuf siècles après que personne n'aurait osé concevoir une semblable espérance.

C'est le samedi 28 mai, après une première épreuve infructueuse le 25 mai, que la photographie de la relique eut lieu à Turin. La plaque de verre, dont le négatif donne la figure du Rédempteur, a 16 X 24 pouces ; malheu-

reusement, à cette seconde épreuve, le cristal qui recouvre la relique précieuse étant placé, rendit plus difficile l'opération. Empruntons de nouveaux détails à *l'Italia reale* sur ce qui se passa quand la plaque fut tirée du bain :

Aux yeux de l'assistance apparut alors la figure entière, nette, parfaite et claire de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

On cria au miracle. Le Rédempteur avait laissé miraculeusement l'empreinte de ses douleurs et les lignes de son corps sur le linge funèbre, et cette empreinte reparaisait maintenant miraculeusement dessinée sur la plaque avec une finesse absolument étonnante !

Et apparaissait aussi la noble figure, anatomiquement élégante, parfaite, divinement belle ; la face encore remplie de douleur ineffable et de piété ; peu à peu se développèrent sur la plaque les détails de la barbe, des cheveux, du profil ; les plaies, les traces des coups et de la flagellation. Bref, depuis dix-neuf siècles que le monde se représente la figure du Nazaréen à l'aide de la tradition, la photographie du Saint Suaire en donnait aujourd'hui le portrait.

La nouvelle vola de bouche en bouche au milieu de l'étonnement, du doute, de l'espérance, de la stupeur, de l'émerveillement de tous.

L'archevêque de Turin, la duchesse Isabelle et la princesse Clara, des prélats, artistes et grands personnages, accoururent à l'atelier de M. Pia pour se convaincre du fait, et un archéologue et artiste, qui était très rebelle à se laisser convaincre de l'authenticité du Saint-Suaire s'écria : " Ah c'est bien le vrai Saint-Suaire, et c'est Dieu qui l'a peint ! "

On annonce que la plaque de verre du négatif sur lequel on voit l'image, sera exposée bientôt comme une nouvelle ostension. Un travail de reproduction est commencé, et sera publié à la fin de juin.

LES VICTIMES REPARATRICES.

Elles étaient six jeunes filles de Montréal. Elles voulaient fuir le monde qui n'avait pour elles aucun attrait car la voix du Maître, du doux Jésus, s'était fait entendre, forte et suave dans le plus intime de leur cœur et leur avait dit : Quittez votre famille, votre patrie ; venez, âmes que j'ai choisies, dans la solitude du cloître, vous y serez mes épouses chéries. Là vous prierez pour votre patrie qui s'éloigne de moi peu à peu par la diminution de la foi et du respect pour l'autorité.

O Canada, terre bénie de Dieu, fille de la fille aînée de l'Eglise, Dieu veut t'épargner les hontes des nations qui ont abandonné leur Dieu, les angoisses de ton ancienne Mère-Patrie qui se débat sous l'étreinte des sociétés

secrètes. Il veut te sauver avant que ta foi défaille entièrement, et il te demande des victimes réparatrices ; il les choisit lui-même parmi les âmes les plus pures et les plus innocentes. L'an dernier il les prit parmi celles qui se devouent à l'enseignement de la jeunesse, les ursulines de Roberval ; il y a quelques semaines il prélevait un nouveau tribut parmi les religieuses hospitalières de St Hyacinthe. Aujourd'hui il délivre des liens de la terre six blanches colombes qui s'envolaient vers le cloître et leur ouvre aussitôt la porte du ciel.

Elles portaient vendredi dernier de Montréal, fortes, courageuses, joyeuses, même, de leur sacrifice. (1) C'était le premier vendredi du mois ; elles avaient reçu pieusement la sainte communion ; elles s'étaient offertes sans réserve au Cœur de Jésus, pour être à lui à la vie et à la mort. " Seigneur, di saient-elles, nous ne nous appartenons plus ; disposez de nous comme il vous semblera bon ; nous voulons être **vos victimes d'amour.** "

Qui nous dira les larmes de leurs bons parents ? N'avaient-ils pas comme un pressentiment que le sacrifice serait plus douloureux encore que les circonstances ne semblaient l'exiger ? Mais les futures épouses du Christ, refoulant elles-mêmes leurs larmes et étouffant leurs sanglots, leur dirent :

" Pères bien-aimés, mères chéries, c'est Dieu qui nous appelle ; c'est c'est pour vous, nos familles et notre patrie que nous allons prier et souffrir. Donnez-nous une dernière bénédiction sur la terre, et...au revoir...dans le ciel." Puis elles se mirent en route pour Lourdes, pour la France, où les attendaient les filles de Ste Claire d'Assise.

Familles chrétiennes, ne regrettez pas votre généreux sacrifice : ce n'est qu'au ciel que vous en connaîtrez la valeur.

C'était le 4 Juillet au matin, la **Bourgogne** passait le long de l'**Ile de Sable**, parages féconds en naufrages. Il était jour déjà, mais un épais brouillard interceptait presque entièrement les rayons du soleil. La **sirène** faisait retentir de minute en minute son cri strident et lugubre, qui donne le frisson aux plus courageux.

Nos jeunes chrétiennes venaient d'offrir leur cœur à Dieu et de renouveler leur sacrifice, car elles avaient rêvé de leurs familles, de leur patrie, des épreuves de la vie religieuse. Elles étaient réunies dans la même cabine, unissant leurs voix dans une prière commune.

L'une d'elles, Melle Anaïde Létourneau, est la sœur d'une des religieuses qui impriment la "FAMILLE CHRÉTIENNE," les **Servantes de Jésus-Marie**. Le 17 Juin dernier, fête du Sacré Cœur de Jésus, elle vint à Masson, assister à la prise d'habit de sa sœur. Elle passa la journée presque toute entière au pied du T. S. Sacrement exposé dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, et le soir elle nous disait toute sa joie de voir sa sœur revêtue de la robe blanche et du manteau bleu, livrées de la Vierge Immaculée, et la hâte qu'elle éprouvait elle-même de consommer son sacrifice,

Tout à coup elles ressentent un choc violent, un craquement épouvantable se fait entendre, accompagné de cris de désespoir.

L'eau envahit les cabines et le pont. Sept cents personnes dont la plupart surprises dans leur sommeil, luttent désespérément contre une mort horrible. Les prêtres, s'oubliant eux-mêmes pour ne songer qu'aux âmes donnent l'absolution à cette foule éperdue. Puis la mer se referme sur ses victimes. Près de 500 âmes comparaissent au même moment devant leur juge!

Et les fiancées du Christ, se tenant par la main comme les vierges qui vont au devant de l'Époux, viennent recevoir du Cœur de Jésus la couronne anticipée de leur sacrifice et consommer avec l'Agneau, les noces éternelles.

J. M. Servulus, prêtre.



Le médecin de Cucugnan.

..... C'était un médecin qui en savait long, car il avait beaucoup appris, et, cependant, à Cucugnan, où il s'était établi, depuis deux ans, on n'avait pas confiance en lui. Que voulez-vous! en le rencontrant toujours un livre à la main, les Cucugnanais se disaient: — Il ne sait rien de rien, notre médecin; il lit, il lit sans cesse. S'il étudie, c'est pour apprendre; s'il a besoin d'apprendre, c'est qu'il ne sait rien; s'il ne sait rien, c'est un ignorant.

Ils ne pouvaient pas sortir de là, et... ils n'avaient pas confiance en lui.

Un médecin sans malades est une lampe sans huile. Il faut pourtant gagner sa misérable vie, et notre pauvre diable ne gagnait pas l'eau qu'il buvait.

Il était temps, certes que cela eût un terme.

Un jour, pour en finir, il fit dire dans tout Cucugnan que son savoir était si grand, si puissant, si souverain, qu'il se faisait fort non seulement de guérir un malade, ce qui est un jeu d'enfant, mais de ressusciter un mort, ce qui peut s'appeler un vrai miracle de Dieu!

— Oui, oui, un mort, disait-il, et un mort enterré!... Et je le ressusciterai quand on voudra, en plein jour, en plein cimetière, devant tout le monde!

Ah! le nombre de ceux qui le crurent ne fut pas grand! Les incrédules se disaient néanmoins: " Que risquons-nous de le mettre à l'épreuve? il faut le voir à l'œuvre: à l'œuvre on connaît l'ouvrier. Il peut réussir: c'est un homme qui a tant lu! et il se fait tant de belles découvertes à l'heure d'aujourd'hui! et puis, s'il opère le miracle, nous battons des mains; s'il le manque, nous lui ferons la huée. Qu'il en ressuscite un, et nous verrons par là s'il a tété un bon lait. "

Baste! il fut convenu que le dimanche d'après, à midi sonnant, M. le médecin, en plein cimetière de Cucugnan, ressusciterait un mort, deux s'il le fallait; il y eût même des femmes qui disaient neuf ou dix.

Donc, avant l'heure dite, ce dimanche, le cimetière de Cucugnan fut plein comme l'église à la messe, le beau jour de Pâques. Le second coup de midi n'avait pas sonné, que M. le médecin, fidèle à sa promesse, arriva, tout de noir habillé. Il eut assez de peine et dut jouer des coudes pour se

frayer un passage jusqu'à la croix et se hisser sur le piédestal.

Là, il salua, cracha, se moucha, et :

— Mes amis, dit-il, je vous ai promis de ressusciter un mort. Je tiendrai parole. J'en lève la main. Voyons, du silence ! Il ne m'est pas plus difficile, je vous l'assure, de rappeler à la vie Jacques ou Jean, que Nanon ou Babet, que Claude ou Simon. Voulez-vous que je vous ressuscite..... Simon ? Comment l'appeliez-vous ? Simon Cabanier..... qui est mort d'une mauvaise pleurésie, voilà bientôt un an ?

— Pardon, Monsieur le médecin, lui dit Catherine, veuve du pauvre Simon. C'était assurément un brave homme. Il me rendit bien heureuse, et je le pleurerai tant que Dieu me conservera les yeux de la tête ! Mais ne le ressuscitez pas ; car, voyez-vous, vienne la fin du mois, je quitterai le deuil, mes parents voulant que je me remarie avec le grand Pascal. D'aujourd'hui en huit on publie les bans, premier et dernier. J'ai déjà reçu les cadeaux.

— Ah ! que vous faites bien de me le dire, Catherine..... Eh bien ! alors, si je ressuscitais Nanon Carotte, qu'on enterra le beau jour de la Chandeleur !

— Gardez-vous-en bien, Monsieur le médecin, cria Jacques Lamêlé. Nanon était ma femme. Nous sommes restés dix ans ensemble : dix ans de purgatoire, tout Cucugnac le sait. Que Nanon reste où elle est pour son repos et pour le mien. Un vrai poivre, Monsieur, têtue comme un âne, et fainéante, et querelleuse, et souillon, et déguenillée ! Avec ça les mains percées et une langue ! une langue de vipère, Monsieur, qui aurait fait battre la sainte Vierge et saint Joseph ! Et..... je ne dis pas tout !

— Mais, cependant, mes amis.....

— Pardon, si je vous coupe, Monsieur le médecin ! Femme morte, chapeau neuf. Comme Nanon m'a laissé trois mioches, qui, assurément, ne ressemblent pas à leur père, et comme, vous le comprenez, je les avais sur les bras, je me suis remarié. Il est donc fort inutile.....

— Ça va bien. Je comprends. Il est clair que ce serait vraiment un martyre atroce si tu avais deux femmes dans ta maison ! Il y en a assez d'une et de reste ! Eh bien ! alors, je ressusciterai..... car finalement, bonnes gens, il faut bien que j'en ressuscite un..... Tenez, le brave maître Pierre.

— Maître Pierre du Mas Vieux ? lui dit Félix Bonne-Poigne.

— Lui-même.

— Ah ! mon pauvre père !..... que Dieu lui donne le repos ! Ne le ressuscitez pas, que s'il revenait à la vie, il trouverait pas mal d'embrouillement dans nos affaires ! et il en aurait le cœur navré, lui qui, le pauvre ! aimait tant à nous voir d'accord. Nous nous sommes partagé, après force disputes, force coups, un gros procès, et non sans nous être arraché les cheveux, quelques lopins de terre à peine. Nous sommes six, quatre garçons et deux filles. Nous avons tous beaucoup d'enfants ; chacun tire à soi et tourne l'eau à son moulin, et, allez ! il n'y a personne qui soit dru dans la famille.

— Il ne sera donc pas possible..... ?

— Pardon ! si vous le ressuscitez, il nous faudrait faire, entre tous, une pension au pauvre vieux. Rien de plus juste. Mais les années sont si mauvaises, Monsieur le médecin ! Vous le savez, les vers à soie ne font que des chiques — quand ils font quelque chose, — les vignes ont la maladie, les blés ne rendent rien, les olives ont le ver, il ne pleut pas, les garances sont en donation.

— Eh bien ! soit, nous laisserons dormir maître Pierre. Mais comme je ne suis pas venu ici pour enfiler des perles, et vous tous pour me regarder faire, je réveillerais.... Qui voulez vous donc que je réveille ?....

— Gothon ! réveille-moi ma Gothon ! s'écria à ce moment une vieille femme en pleurant comme une Madeleine.

(à suivre.)

VIE DE SAINTE MARGUERITE DE CORTONE

d'après le R. P. Léopold de Chérancé.

CHAPITRE VIII

La Mère. — Vocation religieuse de son fils.



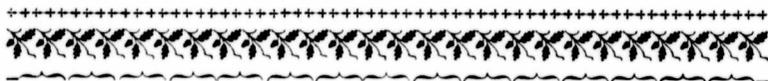
MARGUERITE avait élevé son fils dans la crainte et l'amour de Dieu, " avec une sévérité voulue ", selon la remarque de Bevegnati. Tandis qu'elle préparait avec soin les mets, viandes et poissons destinés aux pauvres, elle ne le servait qu'après eux et ne lui donnait que des aliments crus : non par dureté, mais pour un motif plus élevé qui nous explique ses préférences. " Dans mon fils, disait-elle, c'est le sang qui parle ; dans les indigents et les étrangers, la chair n'a point de part, mais l'esprit seul et la foi. " Peut-être aussi voulait-elle, par ce précoce apprentissage de la pénitence, lui faire pressentir le douloureux mystère de sa naissance ! Quelques habitants de Cortone, ne soupçonnant pas les hautes raisons de sa conduite, blâmèrent publiquement sa dureté ; et comme l'enfant, protégé par les Moscardi, fréquentait les écoles d'Arezzo et qu'il ne revenait pas, selon sa coutume, aux vacances de Noël, ils firent courir le bruit qu'abandonné par sa mère, il s'était noyé de désespoir à Arezzo. Ils ne comprenaient pas que si elle soumettait le corps à une discipline austère, c'était pour mieux assurer l'avenir de l'âme. Pour elle, chrétienne avant tout, elle écoutait ces calomnies, sans que la moindre plainte effleurât ses lèvres, sans que le moindre murmure s'élevât dans son cœur.

Cependant le jeune homme a grandi dans les sciences humaines, et l'heure est venue pour lui de se choisir une carrière. Alors la mère n'a qu'un souci, c'est qu'il suive sa vocation ; elle n'a qu'un désir, c'est qu'il arrive au

port de l'éternelle béatitude, où elle veut le retrouver : bien différente en ses vœux de ces mères plus païennes que chrétiennes qui ne se laissent guider, dans leurs projets d'avenir, que par les instincts de la chair et les rêves d'une ambition sans frein. Mais quelle est cette vocation? Question délicate, d'une importance décisive, qu'elle traite tout d'abord avec Celui qui est l'arbitre des destinées humaines. " Seigneur, lui dit-elle, donnez-moi son âme ! " Le Sauveur daigne dissiper ses légitimes inquiétudes ; il lui répond que son fils aura une vocation de choix, qu'il sera prêtre et apôtre, et qu'il se sanctifiera sous la bure franciscaine. Et Marguerite, mieux inspirée que la mère de saint Jean Chrysostome et que le père de saint François d'Assise, se garde bien de mettre obstacle aux desseins du ciel. Elle développe, au contraire, avec amour la vocation qu'elle voit bientôt poindre dans le cœur de son fils, et le prépare au sacrifice absolu, définitif, qu'un avenir prochain exigera de lui, heureuse dans son malheur de le voir appelé à une dignité dont l'éloignait la tache de son origine.

Peu de temps après, en effet, vers l'année 1283, le jeune homme entrait dans l'Ordre séraphique. Elle le suivit par la pensée au noviciat d'Arezzo, et sachant qu'en toutes choses les commencements sont difficiles, elle lui adressa la lettre suivante, pour l'exhorter à s'élancer d'un pas résolu dans les âpres sentiers du Calvaire :

(à suivre.)



PRIONS.

AFIN de former une véritable croisade de prières pour le succès de la lutte contre les mauvaises lectures, je célébrerai la sainte messe chaque Dimanche, à l'intention de tous ceux qui veulent bien s'unir à nous et réciter chaque jour un " *Notre Père* " et un " *Je vous salue, Marie* " dans ce but.

Cette promesse sera valide aussi longtemps qu'elle sera annoncée dans " La Famille Chrétienne. "

A. L. Mangin, prêtre, directeur.

.....
 DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,
 A MASSON, COMTE LABELLE, QUE.

PAGES ET MENESTRELS. Opérette,90
L'ATELIER DE MAITRE ELOI. Opérette,75
LES VIEUX GROGNARDS. Opérette-bouffe,75

Pour Jeunes Filles.

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine,65
UN THE CHEZ MME GRISPOIL. Opérette-bouffe,65
BROUILLEES A MORT. Opérette-bouffe,75
LES FILLES D'HONNEUR DE MARIE STUART AU LOUVRE, Opérette,75
LA VENGEANCE DE FEE ODETTE. Opérette-Féerie,75

OPUSCULES DE PROPAGANDE.

Les articles marqués en italique existent aussi en anglais.

La Voie Dououreuse.

Le Prêtre.

Salut, O Mère de Miséricorde.

Réparation.

Bouquets spirituels aux âmes du Purgatoire.

La Sainte Messe.

Il règnera par son divin Cœur! D'après les révélations de la
B. Marguerite Marie.

Le prix est le même pour tous les opuscules ci-dessus, c'est-à-
dire: 2 centins pour un, — \$ 1.50 le cent.

Ajouter pour frais de poste : 1 centin par 5 opuscules.



Feuillets à 12 centins le cent, — \$ 1.00 le mille.

Souvenez-vous. — Un Vrai Trésor. — Mystères du St Rosaire. — Pe-
tit Evangile du St Nom de Jésus. — *Brefs de St Antoine, sur pa-
pier.* — Litanies de la Résignation.

Brefs de St Antoine, sur toile, doubles, avec le petit Evangile à
l'intérieur. 3 cents chacun. — \$ 2.00 le cent.



La Famille Chrétienne

paraît chaque semaine \$ 1.00 par année, payable d'avance.

MASSON, CTÉ. LABELLE, P., Q.



PRESSE A IMPRIMER

A VENDRE.

L'Imprimerie Jeanne d'Arc ayant acheté un matériel plus considérable, peut disposer d'une de ses premières presses.

C'est une presse COLOMBIA, marchant au pied, et pouvant imprimer de 1000 à 2000 *copies à l'heure*, suivant le degré d'entraînement de l'opérateur.

Elle imprime 5 x 8 pouces. Une presse de cette grandeur vaut *neuve*, \$ 80.00.

PRIX, avec 3 châssis, 6 rouleaux, un wrench — \$ 40.00, mise à bord des chars à Buckingham, C. P. R.

